Revue d'histoire des colonies

Un pionnier de Mauritanie : le Commandant Frèrejean

G. Vuillemin

Citer ce document / Cite this document :

Vuillemin G. Un pionnier de Mauritanie : le Commandant Frèrejean. In: Revue d'histoire des colonies, tome 36, n°125, premier trimestre 1949. pp. 1-23;

doi : https://doi.org/10.3406/outre.1949.1119

https://www.persee.fr/doc/outre_0399-1385_1949_num_36_125_1119

Fichier pdf généré le 25/04/2018

37e Année 1949

REVUE
D'HISTOIRE DES COLONIES

UN PIONNIER DE MAURITANIE : LE COMMANDANT FRÈREJEAN

« Il avoit le cœur net comme la perle ; il souhaitoit toujours être près des coups. »
(*Vie de Bayard*, par le Loyal Serviteur).

La silhouette de Frèrejean se dessine dans l'ombre des grandes figures populaires de la Mauritanie : Coppolani le Pacificateur, Gouraud le Conquérant. Mais la physionomie de ce soldat, une des plus originales qui se puisse voir, vaut d'être mise en lumière.

Celui qui illustra ce nom de Frèrejean, de joyeuse consonnance rabelaisienne, était en effet un soldat de carrière — ou plus exactement de vocation ; ayant pour devise : « servir », et pour maxime : « mieux vaut donner que recevoir, surtout quand il s'agit de buffes et de horions ».

A ses contemporains, il apparut, tantôt comme un anachronisme : condottiere ou grognard, égaré au début du xxe siècle ; tantôt comme un « baroudeur », une tête brûlée, voire un traîneur de sabre ou un forban de la plus dangereuse espèce. Mais d'autres l'estimèrent brave homme et homme brave, âme fière et ami fidèle, droit comme son épée, cœur sur la main... et la main leste, prolongée et affermie d'une inséparable trique.

D'où sortait ce diable d'homme ?

Persée BY: creative commons

De Saint-Cyr, pour l'école ;
de Perpignan, pour le lieu de naissance ;
d'une famille d'industriels, pour le milieu social.

Les Frèrejean, maîtres de forge de père en fils, étaient une lignée « d'industriels ». D'idées avancées avant la Révolution, lecteurs des philosophes et des économistes, ils avaient fait fortune en fabriquant des armes pour les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Brasseurs d'affaires hardis et entreprenants, ils avaient étendu leurs entreprises et possédaient des mines de fer en Cerdagne pour alimenter leurs forges.

C'est en allant inspecter des mines à Puycerda pour le compte de son père, maître de forges à Craus (Haute-Savoie) que le jeune Stanislas Frèrejean rencontra une superbe et fraîche beauté espagnole, Louise de Descallar, déjà surnommée par tout le pays « le beau printemps ».

Il eut le coup de foudre ; et sitôt rentré à la maison parla d'hymen plus que de mines. Son père s'opposant à un mariage « hors de son rang » (car Mlle de Descallar était noble, très belle et très recherchée quoique fort jeune et peu fortunée), le tendre Stanislas répondit simplement « qu'il en mourrait ».

Alors, le père céda ; et le fils recouvra la vie pour épouser sa belle qui, dès le lendemain des noces, se révéla une maîtresse-femme, volontaire et autoritaire terriblement, mais intelligente et d'une énergie virile. Toute sa vie, elle devait gouverner, avec une poigne de fer, mari, enfants, entourage, qui tous, tremblaient devant elle.

Son fils aîné, Louis, le futur compagnon de Coppolani et de Gouraud, naquit le 3 avril 1862 et resta le préféré de sa mère dont il avait hérité le caractère entier et violent, sinon la beauté du visage.

Il avait comme elle une volonté inflexible, était intelligent, énergique, d'une fierté ombrageuse, courageux jusqu'à l'héroïsme et franc jusqu'à la brusquerie, chrétien sincère sans bigoterie ni respect humain, patriote ardent et mauvais citoyen de la IIIe République mais colérique en diable, la tête près du bonnet et pleine d'idées explosivement paradoxales ; généreux comme un chef arabe et égoïste comme un vieux garçon,

consciencieux et jouant souvent les fanfarons du vice, aussi dévoué qu'insupportable à ses supérieurs, caustique et mordant, mais aussi poète à ses heures (ce qu'il cache soigneusement), sensible à la beauté d'un paysage, à l'attachement d'un chien, à la fatigue d'un cheval ; préférant faire plusieurs étapes à pied, dans le sable brûlant de la Mauritanie, que de crever sa monture.

Il garda toute sa vie l'empreinte de l'éducation maternelle : éducation sévère, sans effusions de tendresse, sans abandon, mais dont l'austérité s'appuyait sur une affection ferme et solide ; il voua un culte à cette mère « sans laquelle, disait-il, je serais devenu un gredin. »

Une autre empreinte marqua le caractère de l'adolescent : celle de la gêne.

Il avait une quinzaine d'années quand une crise de surproduction industrielle obligea son père à liquider ses forges à vil prix, ainsi que son bel hôtel de Chambéry. Les Frèrejean s'installèrent dans l'inconfortable et vétuste maison de famille de Guéreins, assise au bord de la Saône, au milieu d'un joli vignoble, que le phylloxéra dévasta presque aussitôt.

La gêne succédait à la vie facile et brillante, et toute la famille vécut étroitement sur la dot maternelle.

L'aîné souffrit plus que ses frères parce qu'il comprit davantage, et l'enfant devenu homme garda la pudeur de ne rien demander, et de ne rien devoir à personne.

Depuis toujours, il voulait être soldat : il fut donc mis au collège des Jésuites de Montgré, à Villefranche-sur-Saône, puis à celui de la rue des Postes, à Paris, pour y préparer Saint-Cyr.

Il réussit au concours d'entrée, sans brio. Plus tard, il raconta qu'il lui arrivait souvent, les jours de sortie, de faire son repas d'un cornet de frites : il n'avait pas d'argent de poche et se serait fait scrupules d'en demander à sa famille qu'il savait démunie, ou d'accepter quoi que ce fût d'un camarade.

A la sortie de Saint-Cyr, il passa deux années bien longues à Brest, affecté à l'infanterie de marine. Il n'y put tenir : c'est bien la peine d'être soldat pour vivre en caserne ! Pourquoi pas au pensionnat ? Pour échapper à la vie mesquine des garnisons, il s'embarqua pour l'Indochine, fit ses premières

armes au Tonkin, guerroya en Cochinchine, y gagna des galons et un brevet de langue annamite.

Cependant, dix ans passés sous un climat chaud et humide finissent par ébranler la santé la plus ferme : Frèrejean fut obligé de quitter momentanément l'Indochine. La vie de garnison en France lui paraissant intolérable, il réclama une autre colonie : on l'envoya en A. O. F., où il arriva juste à temps pour prendre part à la lutte contre Samory, faire colonne avec Joffre au pays targui et pénétrer dans Tombouctou encore mystérieuse ; pendant tout le reste de l'année 1894 il échangea des coups de fusil avec les Touareg et les Maures.

Du pays saharien, de son climat sec, de ses habitants guerriers et libres, il ne devait jamais perdre le souvenir. C'est là qu'il désira passionnément revenir après un dernier séjour en Indochine, dont le climat l'avait tant éprouvé qu'il débarqua presque mourant sur la terre natale (fin août 1902) ; à peine remis sur pied, il ne songea qu'à repartir.

Il lui fallait un climat chaud et sec, et, à l'entrée de l'hiver en France, il « se remémorait son premier séjour en Afrique occidentale, dans les régions brûlantes mais saines du Sahara, des Maures et des Touareg... ».

Il remua ciel et terre pour hâter son départ, frappa à toutes les portes, harcela tous ses amis et connaissances : le général Dérracagaix, le général Archinard, le colonel Marchand, le colonel Robillot, le général Houry, le colonel Pineau, etc., avisa tous les régiments coloniaux de France de son désir de permuter pour avancer son tour de départ. Il reçut alors une dépêche d'un officier qui lui offrait de partir à sa place au Sénégal : il galopa jusqu'au bureau de poste pour répondre télégraphiquement « accepté ».

De son séjour en Mauritanie (1903-1912) il garda la nostalgie de la vie dure, risquée, aventureuse, mais superbement libre, qu'il aimait ; il voulut en fixer le souvenir en rédigeant, d'après ses carnets de route, des « récits d'aventures, de randonnées et de guerre chez les Beidanes » (sans doute à l'intention du *Bulletin du Comité de l'Afrique française.*)

Dans ces « mémoires » Frèrejean se livre un peu, et fait, en quelque sorte, sa confession devant l'Histoire.

L'homme d'action s'affirme tout d'abord, dans le récit animé,

coloré, palpitant de vie, plein d'entrain et de précisions de toute espèce ; le broussard évoque avec complaisance les coups durs, les rezzou, les nuits glaciales après les journées torrides et les aubaines, les franches lippées succédant aux affres de la faim et de la soif ; et l'ancien élève des jésuites ne se départ point d'un style tout classique, cite plusieurs fois Virgile ce qui ne nuit pas au mouvement du récit ni à la chaleur du plaidoyer.

Il sait voir et faire voir.

En arrivant à Saint-Louis le capitaine Frèrejean apprit que son chef de service serait Coppolani.

Coppolani s'était déjà rendu célèbre au pays maure par ses tournées dans le Hodh (1898), chez les Touareg de Tombouctou (1899), puis au Trazza et au Brakna.

Il avait fait approuver un *Plan d'ensemble d'organisation des tribus maures* au Ministère des Colonies, et Waldeck-Rousseau lui laissait carte blanche, tandis que le gouverneur Roume lui accordait sa bienveillance.

Seulement il savait parfaitement qu'il ne fallait pas songer à demander des crédits pour un corps expéditionnaire, mais se débrouiller avec les moyens du bord, fort minimes, et que tout autre que lui aurait estimés insuffisants. Et c'est en comptant un peu sur son étoile, beaucoup sur lui-même et presque pas sur les autres que Coppolani avait mûri l'idée d'une mission dans le Tagant et l'Adrar.

En effet, par sa stature de géant, sa prestance imposante, sa parfaite connaissance de la langue arabe et de la mentalité musulmane, il avait su attirer la sympathie et même l'amitié des marabouts, traditionnellement houspillés par les guerriers. Il échangeait lettres et cadeaux d'amitié avec les deux plus vénérés marabouts de la Mauritanie, Cheikh Saad Bou et Cheikh Sidia, qui venait de rédiger une « fétoua » à la louange du Pacificateur en même temps qu'il lui cédait « sa » dune de Boutilimit.

On s'appuierait donc sur les tribus maraboutiques que l'on protègerait contre les tribus guerrières insoumises. On s'infiltrerait, pacifiquement, on fonderait un poste ici, un autre là, et la paix française gagnerait de proche en proche, des rives du Sénégal le Trarza, le Brakna, puis, par le Tagant et l'Adrar, le Sud marocain...

Ce programme, exposé en phrases circonspectes accompagnées de gestes arrondis, parut d'abord quelque peu nuageux au capitaine Frèrejean.

Mais celui-ci était venu en Afrique pour y servir et pour y agir, non pour y discuter des projets. Mis « hors cadres », il allait être chargé d'un poste où il cumulerait les fonctions politiques et administratives.

Nommé commandant de cercle du Trarza occidental, il devra fonder un poste à Nouakchott, parcourir en tous sens le pays pour y faire la police, et recueillir, à l'occasion, des renseignements sur l'Adrar où Coppolani veut pénétrer l'année suivante.

A la fin de décembre 1903, Frèrejean est à pied d'œuvre. Auparavant, pendant ses loisirs forcés à Saint-Louis il s'est remis à la pratique de la langue du pays — car il se méfie des interprètes — a compulsé les archives d'État-Major, s'est initié aux problèmes du moment...

L'édification du poste de Nouakchott ne va pas sans difficultés : les matériaux, amenés par bateau, sont insuffisants, incommodes à débarquer, quasi intransportables avec les chameaux ; les compagnons, sybarites exaspérants, récriminent contre le vent glacé, le soleil brûlant, le sable dans la popote, l'eau purgative... Et les chameaux tombent malades !

Malgré tout, Frèrejean mène à bien l'édification du fortin, et, tout en appliquant les consignes de Coppolani qui lui recommande de « maintenir l'ordre en tâchant de faire des guerriers les plus hardis ses hommes liges », il rêve de beaux coups à donner sur les tribus insoumises et pillardes qui se réfugient et se reposent dans les lointaines montagnes de l'Ouest recélant des sources et des palmeraies fraîches entre leurs flancs calcinés.

Pourquoi ne poursuit-on pas les brigands jusque dans leur repaire ? La meilleure façon d'assurer la paix en Mauritanie serait de foncer, sur leurs talons, dans le Tagant et l'Adrar pleins de mystères...

Enfin ! le voilà chargé de châtier l'hypocrite Ahmed Saloum, qui après avoir été remis dans ses prérogatives d'émir du Trarza par la grâce de Coppolani et l'épée du commandant Delaplane, vient de partir en dissidence, à l'exemple de ses turbulents vassaux. Aussitôt, son parent et rival à l'émirat,

Ould Sidi Mohammed Fall, revêt la culotte blanche [1] et réclame le patronage français.

Frèrejean accueille les ouvertures de ce prince qui lui présente la troupe de forbans à mine patibulaires, tous plus nobles que des filous, qui composent la cour ordinaire, et fait connaissance avec les Oulad Bou Sba, « les Fils du Fils du Lion », ceux qui garderont sa prédilection parce qu'ils sont « braves, hardis, antipathiques aux Trarza, aux pillards du Nord et surtout aux gens de l'Adrar ». Ces derniers, Ideïchellis, Oulad Reïlanes, Oulad Ammoni, Oulad Akchar, ne veulent-ils pas former une confédération hostile à la pénétration française ?

Qu'attend-on pour écraser ce « nid de frelons » ?

Quant au sort d'Ahmed Saloum, il est vite réglé : s'il échappe, de justesse, à Frèrejean et à ses goumiers Oulad Bou Sba, il perd son prestige, ses alliés, ses troupeaux ; mais il lui reste la bienveillance agissante et intéressée de notabilités Saint-Louisiennes influentes : ses créanciers...

Ses fonctions administratives valent au commandant de cercle du Trarza occidental d'arbitrer une âpre et périodique contestation entre Maures nomades, à prétentions suzeraines, et noirs sédentaires dénués d'esprit de soumission, à propos de droits de propriété sur les terres de la rive droite du Sénégal, droits aussi embrouillés qu'immémoriaux.

Il travaille ensuite à l'établissement du rôle de l'impôt du Trarza et là, tâte des difficultés que surmonte Coppolani pour adapter des conceptions d'économie moderne à une société encore féodale ; mais il sent que les lenteurs paralysantes de l'administration tâtillonne, tiennent en large part, à la mauvaise volonté des « bureaux » de Saint-Louis où la ploutocratie indigène a des accointances. Et il enrage de paperasser vainement dans un poste, alors qu'il serait si délectable, et combien plus utile, de courir sus aux rebelles que l'inaction française encourage dans leur insolence. Pire ! d'ineffables maladresses rebutent les bonnes volontés : Ould Sidi, lassé de se faire berner, est parti en dissidence vers le Nord tandis que, par un chassé-croisé habile, Ahmed Saloum tente de renouer les négociations.

1. Insigne des émirs de Trarza.

Tout a une fin, même les attentes les moins patientes : le jour de Noël 1904, Frèrejean ivre de joie, quitte Nouakchott pour rejoindre Coppolani en partance avec la mission Tagant-Adrar.

« Adieu, le Trarza occidental ! Adieu les fonctions politiques et administratives ! A nous l'espace ! A nous les randonnées, à nous les coups de fusil !

« Je me sens rajeuni de dix ans ; dans la plaine, je prends le galop sans me retourner et je gagne la tête de ma colonne.

« En avant vers l'aventure ! »

Coppolani, comme Frèrejean, avait compris que le nœud de la question mauritanienne était dans les montagnes, refuge et grenier des pillards dont les rezzou sur les tribus fraîchement soumises risquaient fort d'ébranler la fidélité.

Il voulait s'avancer dans le Tagant, à la tête d'une mission officiellement civile car une autre n'eût point été agréée. Lui-même n'était qu'un civil et portait le titre de « Commissaire général du gouvernement en Mauritanie ».

Il s'entoura d'un certain appareil militaire, tirailleurs sénégalais et partisans goumiers encadrés d'officiers français, qui, en montrant la force française, éviteraenit peut-être de la mettre en œuvre.

A la mission, chacun tâche de se faire octroyer un rôle conforme à ses capacités ou à ses ambitions.

Au bout de quelques jours, le capitaine Frèrejean est fixé sur le sien : il éclairera la marche du convoi, et, à cette mission pacifique s'occupera de tout ce qui n'est pas pacifique ! Cet illogisme apparent ne lui déplaît point, car ses goûts et ses comportements le rendent plus apte à la bagarre qu'aux entrevues diplomatiques. Il a en effet trouvé le moyen, le jour même de son arrivée auprès de Coppolani, de boxer un malotru qui avait insulté ses Oulad Bou Sba (lequel était un chef Oulad Biri, apparenté à Cheikh Sidia), puis un gandiolais bien en cour ; et les deux « victimes » de courir joindre leurs lamentations à celles d'un chef maure, Atsman, vertement tancé par Frèrejean qui le soupçonnait véhémentement de trahison... Et puis, il y a eu quelques accrochages avec l'entourage militaire du chef de la mission... Aussi Coppolani,

un peu effaré, l'éloigne en l'envoyant avec 169 fusils et une mitrailleuse porter secours à MM. de Rey et Mère, assiégés à El Beder par les Idouaïch, tandis que lui-même marchera sur Tidjikdja, après une pose à Ksar-el-Barka.

Frèrejean est autorisé à pourchasser les Idouaïch et à les battre à l'occasion pour les punir de leur insolence : non content de terroriser les tribus voisines, leur émir, le vieux Bakar, a sommé par un ultimatum audacieux les Français d'évacuer le Tagant ; ses filles jurent de faire rôtir à petit feu un Français ou à défaut, un partisan capturé ; présentement, M. de Rey court un grand péril...

Voilà gibier à la convenance de Frèrejean qui fonce dans le blocus, bouscule l'ennemi, le déloge, le poursuit, l'atteint et le razzie, mais l'émir s'échappe. Pas pour longtemps : à Bou Gadoum, après un combat épique, au milieu des cris, des hennissements, des corps à corps, des coups de fusil, l'Emir quasi centenaire est tué. Sa tente, ses papiers, ses trésors, sa famille tombent aux mains du vainqueur qui, très habilement, ménage des possibilités d'alliance future avec l'adversaire en épargnant la famille du vaincu, même les filles que les goumiers veulent écharper.

Un pareil exploit monte très haut le prestige de Frèrejean auprès des Maures.

Mais ce n'est pas la fin des peines ; il s'agit maintenant de gagner Tidjikdja où Coppolani lui a donné rendez-vous. On s'est couvert de gloire, on est chargé de dépouilles opines, mais la route est longue de Bou Gadoum à Tidjikdja, et l'on n'a pas d'eau et rien à manger, si ce n'est les moutons de prise.

Après une marche épuisante, Frèrejean tanné, déguenillé, mais monté sur une magnifique jument enlevée au fils de Bakar, ramène à l'ombre des palmes ses reîtres faméliques, exténués et loqueteux, mais débordants d'admiration pour leur capitaine qu'ils ont surnommé « le capitaine m'en-fous », parce que ce chef à poigne les a contraints à marcher, sans vouloir écouter leurs plaintes, pour les arracher aux périls du désert.

Ce glorieux retour délivre Coppolani de l'angoisse qui l'étreint depuis plusieurs jours : des bruits sinistres couraient sur le sort de la petite troupe française...

Dans le camp, tout le monde est sur pied : on s'empresse autour du triomphateur, on l'abreuve de champagne (il y a toujours une réserve pour les grands jours), on l'entraîne à table : et là, entre deux coups de croc, car il est à jeun depuis quarante-huit heures, tandis que le fusil de Bakar passe de main en main, le condottière détaille sa prodigieuse odyssée.

Enthousiasmé, Coppolani le propose au grade de chef de bataillon et demande pour la Mission quatre Croix d'officier de la Légion d'Honneur pour « faire récompense des résultats inespérés » (avril 1905).

Quatre semaines plus tard, la mort de Coppolani anéantissait bien des espoirs (12 mai 1905).

On sait ce que fut l'attaque de Tidjikdja : un coup de main de fanatiques, une simple échauffourée.

Le camp de Tidjikdja, presque endormi, est réveillé par des coups de feu et des cris : avec stupeur, on apprend que Coppolani est blessé à mort. Frèrejean, le plus ancien capitaine, ramasse le commandement sous les balles, s'impose par sa décision, repousse l'ennemi qui se dérobe, insaisissable, sous la palmeraie et dans le Ksar ; ordonne les funérailles du chef de la Mission et, devant la tombe ouverte, étranglé par le chagrin, ne parvient « à mâcher » qu'une phrase, appelant à la vengeance du mort ; puis écrit aux tribus en instance de soumission qu'il agira envers elles comme l'eût fait Coppolani ; enfin prépare la défense du camp pour soutenir victorieusement les assauts que l'Emir de l'Adrar, renforcé d'appuis marocains, ne manquera pas de lui faire subir avant l'arrivée de la colonne de secours réclamée d'urgence à Saint-Louis.

L'enquête qu'il entreprend révèle, sans l'étonner, que le meurtre de Coppolani par une bande de « fils de la lumière », conduits par Sidi Ould Moulaï Zein est le résultat d'une politique anti-française dirigée par le marabout de la Segueit el Hamra, Ma El Aïnin. Sidi Ould Moulaï Zein était un de ses télamides [1].

Quant à Ma El Aïnin, il intrigue au Maroc parce que l'in-

1. Télamides : disciples d'un chef religieux.

fluence grandissante de Cheikh Sidia, l'ami du Pacificateur, a diminué le nombre de ses adeptes et surtout l'importance de ses profits : les quêtes en Mauritanie.

En 1902 il avait pourtant réussi à doter l'Adrar d'un Emir de son choix : Ould Aïda, entièrement à la dévotion de son fils, Cheikh Hassana ; tandis que lui-même a l'oreille du Sultan du Maroc. Or, Abd El Aziz sent son domaine entouré des convoitises européennes qu'il songe à user les unes par les autres, sans se rendre compte que les puissances européennes se jouent de lui. Les intrigues marocaines en couvrent d'autres, plus graves : on l'a bien vu en 1902, en 1904 ; on le voit en 1905 ; on le verra plus tard encore... Pour le moment, les Allemands, après les Anglais, accaparent les bonnes grâces du Sultan ; les Français, ses voisins d'Algérie lui semblent toujours dangereusement envahissants : il avait appris, sans contentement, qu'un grand roumi, parti des bords du Sénégal, montait vers l'Adrar, son fief spirituel, avec des forces guerrières et les bénédictions des grands marabouts sahariens.

Frapper Coppolani, c'était arrêter net la pénétration française en Mauritanie ; de plus, Ma El Aïnin pense qu'à l'appel de l'Islam les tribus soumises se lèveront toutes pour rejeter les Français au delà du Sénégal.

Ma El Aïnin et ses alliés ne se trompaient guère. N'avaient-ils pas d'ailleurs, des complices à Saint-Louis, où des notabilités influentes déploraient « que les missions prétendues pacifiques amenassent la ruine du commerce local » et réclamaient, sitôt connue la mort de Coppolani, « le retrait des troupes, même de simple police, jusqu'au fleuve » ?

Coppolani, seul, pouvait remplir la tâche qu'il s'était assignée. Son œuvre disparaîtrait-elle avec lui ?

Tandis que ses adversaires s'agitent à Saint-Louis, qu'ils vouent à tous les diables la Mauritanie et ses pionniers, Frère-jean « tient le coup » à Tidjikdja. L'Emir de l'Adrar lui a donné de ses nouvelles : ce jeune prince, « un marmot de douze ans », sous la tutelle du fils de Ma el Aïnin, somme en termes hautains le capitaine d'évacuer Tidjikdja et le Tagant. Sinon « il lui coupera la tête. »

Le vieux dur à cuire, d'abord suffoqué par la colère, retrouve la parole pour faire aux messagers d'Ould Aïda une réponse

si énergique et si crue que les Maures eux-mêmes en restent « médusés ».

Après les provocations, la bataille : le 18 juin, les troupes de l'Emir se lancent à l'assaut du fortin, brûlant sans compter les cartouches libéralement fournies par les amis de leurs alliés marocains, tandis que Frèrejean ordonne à ses hommes de ménager la poudre et de manœuvrer savamment ; l'affaire est chaude, mais l'ennemi n'emporte pas la position. Et, voyant les choses se gâter, les gens de l'Emir « se tirent » au plus vite, abandonnant vilainement leurs alliés : voilà qui rabaisse leur prestige autant que la sévère leçon leur a rabattu le caquet.

Le succès fait un instant oublier les menaces de famine qui pèsent sur Tidjikdja bloqué depuis un mois.

Quant à Frèrejean, il songe à rassembler le gros de ses forces pour se jeter dans l'Adrar, aux trousses des fuyards, profiter de leur surprise et aller planter son fanion dans Chinguetti et Atar : pour réaliser ce plan mirifique il compte sur le ralliement des Idouaïch, la mise en coupe réglée des Idouali (traîtres et pillards, ce ne serait pas dommage de les piller à fond), enfin sur la récolte des dattes : en tenant les palmeraies, on tient leurs propriétaires que la nécessité amène à composer.

Mais une partie des officiers, « les bourgeois pantouflards », refuse de le suivre sans ordres supérieurs. Un moment, il rêve à partir seul, avec ses Oulad Bou Sba ; puis réfléchit qu'un officier français ne peut se faire chef d'une bande d'aventuriers, dissidents de demain, peut-être ? Il reste donc à Tidjikdja, où l'on serre la ceinture d'un cran tous les trois jours, après avoir mangé tout ce que peuvent broyer des molaires d'affamés ; et il accueille le nouveau chef, le lieutenant colonel Montané-Capdebosc qui arrive, enfin, avec des troupes fraîches et des vivres !

Le premier mot du capitaine Frèrejean est pour demander quand on reprend la campagne, car il a ses plans tout prêts pour marcher dans l'Adrar. « Montané-Capdebosc a un haut-le-corps » : finies les aventures ! Les ordres qu'il apporte de Saint-Louis sont formels : plus d'histoires guerrières ni d'expéditions. Le commerce Saint-Louisien est compromis : il faut la paix, la paix à tout prix ! On doit rengaîner le sabre, étouffer le tintement des éperons, car l'on reviendra au fleuve si l'on fait trop de bruit dans les montagnes.

Frèrejean exhale avec véhémence son indignation et sa colère.

Pour se débarrasser de sa présence qui personnifie le reproche, on l'expédie, duement arrosé « d'eau bénite de cour », recruter des tirailleurs au Soudan, en attendant qu'il s'en aille en France prendre un repos bien mérité...

Dès son départ, c'est une levée de boucliers à Saint-Louis, c'est le débordement de la haine, longtemps contenue, contre Coppolani et contre ceux qui ne renient pas ses entreprises, particulièrement contre Frèrejean dont on connaît les opinions brutales et intransigeantes.

La presse s'en mêle.

En France, les journaux publient des articles enflammés ; les uns relatent, avec plus ou moins de fantaisie, l'attaque de Tidjikdja, la mort de Coppolani, le châtiment des assassins, l'arrivée de la colonne de secours ; d'autres se spécialisent dans l'information scandaleuse, décrivant des scènes « de massacres et de tortures » dont Frèrejean est le sombre héros. De quoi donner la chair de poule aux habitués du Grand-Guignol.

Pendant les congés, Frèrejean ne lit que les journaux et les articles coloniaux. Les erreurs l'agacent, les fantaisies l'exaspèrent, et les calomnies le blessent mortellement. Il réclame, pour s'en blanchir publiquement, à passer devant un Conseil de guerre.

Au bout de trois mois de démarche on ne lui accorde qu'un Conseil d'Enquête.

Abrégeant son congé, il vole à Dakar répondre hardiment à toutes les accusations formulées contre lui.

En 1904, il a fait fusiller un guide dans l'Ogol ?

Bien sûr. Le guide, un traître, avait égaré volontairement la colonne, n'indiquait pas les puits et se moquait ouvertement des noirs torturés par la soif. Ces derniers voulaient l'assommer à coups de crosse !

Il a fait pendre un des assassins de Coppolani à Tidjikdja ?

Sans doute, mais après l'avoir « fait passer devant un conseil de guerre où lui-même n'a voté qu'en dernier » la mort, comme tous les autres.

Quant à l'exécution d'un « bartani », dans la palmeraie de Tidjikdja, le Conseil estime-t-il que ce fut un crime ?

La « victime », un espion notoire et professionnel, assassin à gages et voleur patenté, aurait été grillée à petit feu par les goumiers sans l'intervention discrète et efficace du capitaine...

Et celui-ci de dire, à la manière cornélienne :

« Je le ferais encor si j'avais à le faire ! »

Le Conseil d'Enquête, convaincu, lava Frèrejean des ignobles calomnies lancées par ses adversaires et le Ministre de la Guerre écrivit une note élogieuse dans son dossier. Mais on ne donna point suite aux propositions faites en sa faveur par Coppolani, et la Croix d'officier de la Légion d'Honneur ne vint pas panser les blessures de la chair, ni celles, plus brûlantes, de l'amour-propre...

On ne lui savait aucun gré d'avoir vaincu Bakar et sauvé Tidjikdja. Et la ploutocratie Saint-Louisienne, préconisant le retrait des troupes sur le fleuve, estimait que, sous couleur de maintenir le pavillon et l'honneur français dans cette position avancée du Tagant, l'ambition des militaires forçait la main au Gouvernement.

Frèrejean de conclure, avec une amère mélancolie :

« Sic vos non vobis mellificatis, apes ! »

Pendant les quinze mois qu'il passe en France, Frèrejean a la confirmation de ses prévisions : l'arrêt de l'avance française a pour conséquence la croissance de l'audace des Maures dissidents, activement soutenus par le marabout de la Segueit el Hamra, Ma El Aïnin.

Pourtant, les anciens militaires de la mission Coppolani, malgré toutes les difficultés, s'accrochent au sol conquis : Trarza, Brakna, Gorgol, Tagant. Montané-Capdebosc, reprenant l'œuvre de Théveniaut, organise des groupes méharistes pour donner la chasse aux rezzou.

Mais Moulaï Idriss, cousin du Sultan, arrive en Adrar, tandis que fusils et munitions passent en grande quantité par le Cap Juby sous les yeux, obstinément fermés des autorités espagnoles.

Et en octobre 1906, les guerriers de l'Adrar, conduits par Moulaï Idriss et les télamides de Ma El Aïnin, déferlent sur le Tagant et menacent le capitaine Tissot, qui de Tidjikdja,

envoie contre eux deux sections : elles sont écrasées à Niémelane !

Les défenseurs du fortin attendent comme un miracle le secours du lieutenant-colonel Michard qui les sauve de justesse, car ils sont en proie à une terrible famine.

A ces nouvelles, Frèrejean ne peut plus « durer » en France et se démène pour repartir en Mauritanie, où l'on se bat.

Rappelé en Afrique, en août 1907, il se remet avec entrain à la pratique de la langue indigène et suit les événements de près ; le calme relatif qui règne depuis quelques mois en Mauritanie ne lui fait pas illusion : pour reprendre leur activité, les tribus de l'Adrar attendent la réponse du nouveau Sultan du Maroc à leur ambassade. Moulay Hafid leur envoie bientôt des encouragements sans nombre et des munitions en quantité appréciable, en même temps qu'il assure le Consul de France « que personne ne songe à la guerre sainte, qui serait une folie ».

Cependant, les attaques contre les postes et les détachements français, les coups de main et les pillages au détriment des tribus soumises se multiplient.

Et cheikh Hassana, le « tuteur » de l'Emir de l'Adrar, proclame la guerre Sainte dans une « fetoua » retentissante (mai 1908). Quelque temps après, ses guerriers, grâce à une trahison massacrent tout un détachement français à El Moïnam et n'épargnent qu'un seul tirailleur, pour le renvoyer aux Français, portant, liée sur sa tête, la tête de son capitaine : Mangin (14 juin 1908).

Puis, gonflés de leurs succès, ils tentent, en juillet, de bloquer le nouveau poste d'Akzouzt qui protège le Trarza contre les incursions des gens du Nord.

Durant un an, Frèrejean, rongeant son frein, parcourt les pays riverains du Sénégal, reste persuadé que la résistance opiniâtre des avant-postes du Sahel ne saurait être vaine.

Enfin, il reçoit l'ordre de rejoindre le lieutenant-colonel Gouraud : il le connaît, il a combattu à ses côtés contre Samory en 1894. Quand il rencontre son chef, c'est pour apprendre qu'une lourde mission lui est confiée : il faut débloquer Akjoujt assiégé par les gens de l'Emir de l'Adrar et de Moulay Idriss ;

et puis, rapatrier la garnison, avec des moyens médiocres, mais qui représentent le maximum des possibilités du Gouvernement. Il faut à tout prix réussir ; sinon, c'est l'évacuation de la Mauritanie, le recul au fleuve et ses suites.

Mais la récompense de la réussite, c'est (Gouraud lui en fait en secret la confidence), c'est l'autorisation de mettre la main sur l'Adrar, accordée par le Ministre des Colonies. Sans hésiter, Frèrejean s'enfonce avec son convoi, gravement joyeux d'une si splendide aventure.

Arrivé à Akzouzt, il y trouve une garnison dont les hommes sont atteints du scorbut et les officiers du désir de partir au plus vite vers le Sud, parce qu'ils ont eu vent que « quelque chose se prépare du côté de l'Adrar » ; il y trouve aussi de nouveaux ordres lui enjoignant d'évacuer, non seulement la garnison, mais tout le matériel transportable puis de détruire le poste avant de l'abandonner pour se replier dans l'Inchiri, à Bourjeimat. Ce surcroît de difficulté ne l'émeut pas au delà d'une simple colère contre le manque de moyens de transport.

Pour ôter aux gens de Cheikh Hassana l'idée que l'abandon d'Akjoujt présage l'évacuation à bref délai de la Mauritanie, il fait planter, à son départ, une perche portant un écriteau muni d'une inscription provocatrice à l'égard des ennemis. Un groupe de ceux-ci, comprenant l'Emir et Hassana, se jette sur le convoi alourdi d'impedimenta, mais en un tour de main, Frèrejean range en bataille ses combattants — et savoure la douceur d'une victoire bien gagnée après une charge à la baïonnette à la tête de ses hommes.

Mais tout se paye : on lui reprochera son écriteau, « comme un geste inélégant, « indigne d'un gentilhomme. »

Autour de lui, il sent la méfiance.

A Bourjeimat, où il arrive après avoir conduit les malades à Nouakchott, il lit dans les ordres qu'on lui fait parvenir, le soupçon qu'il ne lui prenne fantaisie d'opérer seul, dans l'Adrar, comme un chef de bande. Ce n'est pas que cela lui déplairait, mais tout de même ! il connaît ses devoirs...

Et sans barguigner, il obéit à la consigne qui l'oblige à traverser, avec sa petite troupe de tirailleurs et de goumiers, la zone de dunes sans eau, qui s'étend sur 93 kilomètres entre Bourjeinat et Aguilal-Faye.

Une chaleur torride éprouve gens et bêtes que la soif tour-

mente ; aussi Frèrejean déclare, à qui veut l'entendre, lorsqu'il parvient à Aguilal-Faye que voilà un exploit à ne pas recommencer.

Puis il prend connaissance des nouveaux ordres : après un court repos, le « groupe de l'Inchiri » quittera Aguilal-Faye pour gagner Aguileet-en-Naje, près des montagnes de l'Adrar. Il faut donc traverser la zone sans eau une deuxième fois, et en oblique : au lieu de 93 kilomètres, il y en aura 135 à parcourir. La participation à la « colonne de l'Adrar », décidée, équipée, prête à s'ébranler, est à ce prix.

Frèrejean part, la mort dans l'âme, « cafardeux » et rhumatisant, avec sa colonne de bourricots : les chameaux sont réservés au gros convoi de la colonne principale qui progressera par les montagnes du Tagant et de l'Adrar.

Le groupe de l'Inchiri cheminera à travers les dunes, donnant le change à l'ennemi, et rejoindra Gouraud pour foncer avec lui sur le gros des forces de l'Emir si celui-ci ne l'a pas détruit auparavant ; car le rôle de la « colonne des bourricots » est de détourner sur elle la masse principale de l'ennemi.

Dans un sursaut d'optimisme, Frèrejean comprend que, malgré tous les périls : la soif ; les gens de l'Émir ; un « djich » marocain,signalé, « c'est une force, en Afrique, que 200 fusils et 2 mitrailleuses quand on est bien résolu à s'en servir ».

Et puis, le ciel se met de la partie, en laissant tomber les pluies d'hiver qui remplissent d'eau tous les creux. La soif n'existe plus ; par contre, les rhumatismes paralysent Frèrejean qui assiste, cloué au sol, dans l'incapacité de remuer bras ou jambe, à un vigoureux combat dans les Monts Ibi.

Pendant qu'on en découd avec les guerriers de l'Emir, on apprend que les jaloux et les mercantis Saint-Louisiens appellent de leurs vœux les foudres célestes sur la colonne de l'Adrar et le « r'azi l'hémir »[1] !

N'importe ! le passage de l'Ibi forcé, Frèrejean s'installe dans son « petit Gibraltar » d'Azaouiga d'où il peut tenir tête à l'adversaire en attendant l'arrivée de Gouraud et de sa colonne.

1. R'hazi l'hémir : colonne des bourricots.

Le 1er janvier 1909 il souhaite la bonne année à son colonel par l'annonce de succès : le sien, au mont Ibi ; et celui du capitaine Bablon, à Amatil.

Désormais, il marchera avec la colonne de l'Adrar, triomphalement, sur Atar la mystérieuse et Chinguetti la Sainte.

Seulement, adieu chère indépendance et très chers routiers Oulad Bou Sba qu'on incorpore dans un groupe anonyme !

Frèrejean, tandis qu'il commande un jour l'échelon de convoi, le lendemain l'échelon de combat, rêve à des pillages, à des mises à sac, à des ripailles autour d'un feu de bivouac en compagnie de « ses » soldats qui le regrettent et ne voudraient servir que sous ses ordres. Le 8 janvier, il se bat avec fureur et emporte le passage de Hamdoun.

Une terrible nouvelle interrompt brusquement les imaginations du baroudeur : le capitaine Bablon, l'ami de Gouraud, le rude Bablon a été tué à Rhasseremd, surpris la nuit par des bandes ennemies.

D'urgence, Frèrejean est désigné pour aller à Rhasseremd, faire le nécessaire et de plus, étudier un itinéraire dans la zone sans eau qui va de Rhasseremd à Aguilal Faye, afin de déterminer de quel point devrait partir une troupe descendant sur Aguilal-Faye pour prendre et accompagner un convoi de ravitaillement monté de Boutilimit.

Il lui faut donc traverser une troisième fois, et dans sa plus grande dimension, et au moment des plus fortes chaleurs, la zone des dunes sans eau ; « jouer sa vie et sa réputation à cause d'une faute d'organisation ».

Il est persuadé qu'on veut le perdre, qu'on se sert de lui, de lui qui veut « servir », qu'on se sert de lui, jusqu'à l'usure complète...

Il quitte, en ce début de mai 1909, le gros de la colonne qui poursuit, de victoire en victoire, sa progression vers le Nord, en se disant qu'il marche au sacrifice, avec ses 22 officiers ou sous-officiers européens, ses 248 tirailleurs noirs, ses 78 maures, goumiers ou convoyeurs.

Une enquête minutieuse sur les possibilités d'aigouade et de pâturage au long de l'itinéraire dans les dunes laisse apparaître d'insolubles difficultés : le manque d'un nombre suffisant de chameaux de bât et de récipients à eau, car les lourds tonnelets de fer dont il dispose ne sont pas étanches ; le risque de

rencontrer le fameux razzi des télamides marocains, signalé entre l'Ibi et les dunes de l'Amatlich.

En même temps qu'une lettre du commandant Claudel, un ami compréhensif, lui souhaitant un retour à Aguilal-Faye « le moins pénible possible », lui parviennent les derniers ordres de Gouraud : « Le point capital est de faire passer le convoi de ravitaillement qui monte de Boutilimit vers l'Adrar ».

Pour remédier à sa situation défavorable, sinon critique, Frèrejean dépêche trois partisans à Aguilal-Faye pour y prier le lieutenant Aubert d'envoyer au devant de sa troupe des corvées d'eau montées. Il ne cache pas ses appréhensions au lieutenant, mais « la vie de son groupe est la rançon de celle de la colonne de l'Adrar ».

Les chaleurs extraordinaires du début de l'été empêchent de faire les étapes prévues dans les dunes, avec des hommes fatigués. On ne marche que la nuit. Les arrêts s'imposent, l'eau s'épuise ; et chez les noirs, plus sensibles que les blancs à l'ardeur du soleil, c'est, après les tentatives de mutinerie, l'horreur de l'agonie de la soif, avec ses hallucinations, ses râles, ses folies : des tirailleurs égorgent des chameaux pour boire leur sang ; certains tentent de se mettre au frais dans leur carcasse, vidée des entrailles.

Frèrejean ne perd pas la tête : il fait mâter les meneurs, bâillonner un furieux qui hurle à la mort : « Commandant, ta colonne est f...tue ! » et attend, la moustache hérissée, la gorge sèche, tanné, recuit, inébranlable, le convoi d'eau sauveur dont Aubert lui annonce le départ d'Aguilal-Faye par des goumiers avant-coureurs.

Pendant deux jours, le lieutenant Aubert et ses hommes ravitaillent en eau, inlassablement, la colonne assoiffée que les poses forcées ont mise en retard de 24 heures.

Les scènes pénibles se multiplient : des tirailleurs noirs, devenus fous, tirent sur les goumiers qui leur apportent les guerbas pleines d'eau, sur leurs officiers, sur leurs compagnons.

Tous les officiers ont cédé leurs montures à leurs hommes, plus exténués qu'eux-mêmes.

Le 15 mai, la rude aventure s'achève près des puits d'Aguilal-Faye par le sauvetage de la plus grosse partie de la colonne. Elle a perdu 40 tirailleurs noirs sur 248, mais elle risquait de

périr tout entière sans la prévoyance et la poigne de son chef qui reçoit de Gouraud une lettre de félicitations.

C'était la dernière grande randonnée du routier, qui, fait officier de la Légion d'Honneur, vint passer en France l'été de 1909.

Quand le commandant Frèrejean retourna, l'année suivante, en Mauritanie, la période héroïque était close, il ne dirigea plus d'expéditions à grand rayon, mais de simples tournées de police. On lui refusa même le plaisir de détruire « le nid de frelons », Ould Aïda, ex-émir de l'Adrar et son entourage de bandits, mussé à Tichitt.

Depuis le passage de la Colonne de l'Adrar, la paix française pesait sur les montagnes, et les rebelles s'en étaient enfuis [1].

Aussi, lors de son dernier séjour en France, Frèrejean n'eut-il guère que des histoires de chasse à raconter à ses neveux. L'un d'eux évoque ainsi l'oncle qu'il admirait et redoutait tout ensemble, car nul n'était hors d'atteinte de sa trique : « Je me le rappelle très bien : de taille moyenne, de tempérament sanguin, les cheveux châtain clair, coupés courts en brosse, les yeux marrons, au regard dur et moqueur derrière ses lorgnons, la physionomie énergique, la démarche décidée et autoritaire mais sans élégance, il était tantôt gras, tantôt maigre suivant le régime qu'il avait subi dans la colonie d'où il revenait.

1. Durant cette période, il eut sous ses ordres le jeune lieutenant Psichari qui envoyait à sa mère ce portrait croqué sur le vif :

... « il a ving-cinq ans comme caractère. C'est un homme extraordinaire que ce Fèrejean. Je n'ai jamais vu de ma vie un homme aussi dépourvu d'intellectualisme. Mais quel riche caractère ! Franc, hardi, actif. Enfin, c'est un soldat et c'est la première fois que je marche avec un soldat. C'est un soldat comme devaient être ceux de l'Empire... Comme chef et ami, un homme charmant, aimable, dépourvu de toute nervosité et constant d'humeur...

« Maintenant, j'ai une conviction : s'il se fait quelque chose d'intéressant en Mauritanie ces années-ci, c'est lui qui le fera. Non qu'il soit fort bien vu en haut-lieu où ses intempérances de langage, ses idées paradoxales et violentes heurtent le caractère rassis des gouvernants. Mais d'abord, il est indispensable. C'est le seul qui connaisse bien le pays, qui soit craint des Maures et qui puisse agir utilement près d'eux. Et puis, il a la hardiesse, l'audace nécessaire ; en un mot l'allant — comme on dit dans l'armée — et de plus, le besoin et la volonté d'agir. »

(Psichari, *Lettres du Centurion*, 23 avril 1910).

Il n'était ni beau ni laid.

Il parlait de façon brève et définitive, souvent cynique ou paradoxale, mais toujours intéressante. Ses récits de chasse ou de campagne me fascinaient. Il était certainement très original et intelligent ; très « vieux garçon » aussi ; il ne parlait jamais que de lui et ne semblait aimer personne que sa mère.

Les femmes ne paraissaient pas l'intéresser beaucoup ; en tout cas, il n'en parlait jamais et ne faisait jamais de plaisanteries grivoises comme en font beaucoup de coloniaux. Il était très sobre et buvait très peu.

Quant à ses goûts, il fumait la pipe, ne faisait pas de sport et ne s'intéressait guère qu'aux choses coloniales. Ainsi, au moment de sa mort, il étudiait à fond l'arabe qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, disait-il. Il était spirituel et mordant, et se fit pas mal d'ennemis. C'est sans doute à cause de cela qu'il n'a pas eu l'avancement qu'auraient dû lui mériter ses campagnes.

Quoi qu'il en soit, c'était une forte figure et incontestablement un chef.

Son plus grave tort fut « de ne pas croire que l'habileté diplomatique comptât parmi les vertus militaires », et d'agir toujours conformément à son opinion...

Frèrejean achève ses « récits d'aventures de randonnées et de guerre au pays des Beidanes » par ces paroles prophétiques :

« Je crois que la période de conquête est terminée en Mauritanie. Les Maures sont trop intelligents et trop intéressés pour n'avoir pas compris que nous sommes « du côté du manche ». Mais, comme en toute occupation coloniale, il y aura probablement la période d'insurrection. Prenons garde que celle-ci ne soit pas maraboutique !

Il serait sage de nous attacher de plus en plus les tribus guerrières. Le plus grand danger est de nous laisser mener par les marabouts, car ils nous mèneront... à la porte ».

Si Frèrejean avait souvent, trop souvent même, regardé par le petit bout de la lorgnette les événements de Mauritanie, il avait, en revanche, vu plus loin et plus large que la plupart de ses contemporains dans l'âme des hommes de l'Islam...

La guerre de 1914, qui le surprit fort, l'amena sur le front des Flandres avec des tirailleurs sénégalais.

Avec des fusiliers-marins, il prit part à la défense de Dixmude.

Victimes du froid, les malheureux Africains furent dispersés dans les hôpitaux du Centre et du Midi.

Frèrejean, deux fois blessé, alla les visiter, s'enquérant de chacun, de son pays d'origine, de ses états de service, de sa conduite au combat : chef et soldats se réchauffaient le cœur au souvenir de l'Afrique...

Sitôt guéri, il retourna sur le front, puis participa à l'expédition des Dardanelles. La mort ne voulut pas de lui : une balle lui traversa les cuisses, sans atteindre les fémurs. Mais il fut immobilisé pour un bon moment.

Évacué en Tunisie, soigné à l'hôpital Sadiki, il goûta la douceur des récompenses tardives en recevant la plaque de Commandeur de la Légion d'Honneur et les galons de lieutenant-colonel.

Dès qu'il put marcher, il tint à « servir » encore, et repartit en Afrique occidentale pour y former des tirailleurs.

Il passa l'été 1917 en France et, comme il souffrait de la gorge et avait de la tension, alla faire une cure à Amélie-les-Bains.

C'est là que la mort le surprit. Une attaque l'emporta en 48 heures, à 55 ans (7 décembre 1917).

Il y avait, sur sa table, une lettre adressée à sa mère : depuis Saint-Cyr, il lui avait toujours écrit régulièrement, chaque semaine, en quelque lieu qu'il fût.

Son corps fut ramené dans l'Ain, à Guéreins, pour qu'il reposât près de la vieille maison familiale où il avait aimé à revenir, entre deux campagnes au pays maure [1].

G. Vuillemin.

1. Sources principales

Témoignages de :

Madame Conchita Frèrejean, sœur du Commandant Frèrejean.
Monsieur Louis Frèrejean, son neveu.
Monsieur Elysée Munet, son cousin-germain.

sur la famille, l'enfance, la jeunesse, et les dernières années.

Les goûts, les idées personnelles de Frèrejean.
Capitaine Gouspy, un de ses compagnons.
Robert Randau, lettres.

Manuscrit du Commandant Frèrejean aimablement communiqué par la famille : *Au pays des Beïdanes.* Récits d'aventures, de randonnées et de guerre, 1903-1912.

(En exergue, une ballade Maure, qui est un appel à la justice :

« O Seigneur, ne laisse pas mon droit se perdre,
Et aie pitié de moi ! »)

R. Randau : *Les Explorateurs*, roman (A. Fayard, 1909, Sansot, 1919), rend « l'atmosphère » où ont évolué Frèrejean et Coppolani, et : *Un Corse d'Algérie chez les hommes bleus : Coppolani le Pacificateur.* Alger, 1941.

Paul Marty. *Cheikh Sidia et sa voie ; Les Fadelia : Ma el Aïnim* dans Revue du Monde musulman, 1915-1916).